

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÄE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE,

SOMMAIRE. Gravures: Abandonnés, d'après M. Bruck-Lajos. - Le Rêve du Comte d'Egmont. - Une Rue du Caire, d'après M. Weydenbach. - Une Chasse à l'Albatros.

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Chapelet de Diamants. Nouvelle. - Littérature Espagnole. Les Drame de Caldéron. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 50.

— 9^e ANNÉE. —

18 Octobre 1879.

NOS GRAVURES.

ABANDONNÉS!

Il fait très-froid au dehors, la famille s'est réunie dans la chambre bien chaude, et, en attendant que le dîner soit prêt, la mère répare le linge; l'aïeule égrène son rosaire; l'un des enfants écrit et l'autre joue.

Soudain, une voix murmurant une prière se

fait entendre, et, sur le seuil de la porte, apparaît une jeune fille à moitié vêtue, tenant serré contre elle un petit être souffreteux enveloppé dans quelques haillons; une petite fille, la tête entourée d'un linge, et à demi-couverte par une vieille casaque d'homme, se tient à la jupe de sa sœur, et jette des regards avides vers le pot au feu dont l'agréable parfum remplit toute la pièce.

A l'expression répandue sur la figure des divers habitants du logis, on voit que les trois malheureux abandonnés recevront bon accueil.

La grand'mère, péniblement appuyée sur son bâton, va à leur rencontre; la maîtresse de la maison semble consternée devant tant de misère; l'enfant qui se presse contre ses genoux oublie la tartine dans laquelle elle s'appêtait à mordre; la sœur de la jeune mère se dispose à entamer pour eux un gros croûton de pain.

Oui, nous pouvons être sûrs que les trois malheureux orphelins trouveront ici des cœurs compatissants, qu'ils partageront le repas qui s'appête, et s'en iront couverts de quelques chauds vêtements.



LE RÊVE DU COMTE D'EGMONT.

La lueur incertaine de l'aurore percevait déjà à travers l'étroite fenêtre du cachot où d'Egmont attendait l'heure de sa mort, qui ne devait pas tarder à sonner.

Tout en pleurant ceux qu'il allait quitter pour toujours, le condamné s'assoupit, la tête péniblement appuyée sur son coude. Alors dans un sommeil qui lui fit un instant oublier ses douleurs, il vit sa sombre prison se remplir d'une douce clarté, et une femme, belle comme les anges, vêtue d'une robe éclatante de blancheur, le front orné d'une étoile éblouissante, lui apparut comme sortant d'un nuage lumineux; elle tenait d'une main les insignes de la liberté, et de l'autre une couronne de lauriers.

Soudain un bruit réveilla l'illustre captif; la vision avait disparu, mais son cœur se raviva en songeant que la mort, qui se préparait pour lui, allait lui assurer une gloire immortelle.

UNE RUE DU CAIRE.

L'aspect du Caire est très-pittoresque: à chaque pas on rencontre une élégante fontaine, un joli minaret, une porte curieuse et surtout ces balcons garnis d'un treillage de bois travaillé et produisant le plus charmant effet. Les rues de cette ville sont, à l'exception d'un petit nombre, une réunion d'embranchements inégaux aboutissant à des impasses; la plupart de ces embranchements sont fermés le soir par une porte dont les habitants ont la clef. Plusieurs de ces rues sont si étroites que les balcons se touchent. Il y en a même qui sont couvertes par le haut, de manière que le soleil n'y pénètre pas. Le sol est, en général, dépourvu de toute espèce de pavage, et macadamisé par la seule opération du soleil. Sur ce macadam le peuple se promène à pieds nus, le bourgeois en pantoufles, l'aristocratie à âne, la finance, le commerce étranger, les hauts fonctionnaires, en voiture.

La rue des Moustiques, dont nous donnons ici une vue, est une des plus belles, des plus larges et des plus animées de la ville. Les tentes qui se dressent à divers endroits plongent certaines parties de cette rue dans l'obscurité, tandis que sur d'autres points le soleil darde ses rayons avec intensité. Ce sont ces effets d'ombre et de lumière qu'a saisis d'une manière admirable l'auteur de notre tableau.

UNE CHASSE A L'ALBATROS.

Ces oiseaux, surnommés „Vautours de l'Océan,” à cause de leur voracité, se capturent avec des lignes propres à ce genre de pêche, et dont l'hameçon et l'appât sont soutenus à la surface de l'eau au moyen d'un morceau de bois ou de liège.

Les albatros ont pour demeure habituelle l'Océan austral, du Cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle-Hollande. Vers la fin du mois de juin, ils se portent en troupes nombreuses sur les côtes du Kamtschatka, où ils précèdent des bandes de poissons voyageurs. Mais la mer d'Ochotsk et l'île de Behring sont les parages les plus fréquentés par les albatros.

Ces oiseaux appartiennent à l'ordre des palmipèdes. La longueur du corps est de plus de trois pieds, l'envergure de dix environ, et la longueur du premier os de l'aile égale celle du corps entier.

Il semblerait qu'avec sa constitution et ses armes l'albatros doive être un oiseau guerrier; loin de là: il ne fait que rester sur la défensive, même vis-à-vis des mouettes, qui toujours hargneuses et voraces, l'inquiètent et le harcèlent. Ils dévorent leur proie avec tant de glotonnerie que souvent la moitié du poisson reste en dehors du bec jusqu'à ce que la partie avalée, dissoute par la digestion, permette à l'autre de passer. Souvent ils sont gorgés au point de ne pouvoir ni voler ni s'enfuir à l'approche des barques qui les poursuivent, et ils n'ont d'autres ressources pour retrouver la liberté de leurs

mouvements que de rejeter, avec de grands efforts, la nourriture dont leur estomac est surchargé.

Vers le mois de septembre, l'albatros construit à terre, sur les côtes, un nid formé d'argile dont la hauteur est d'environ trois pieds; la femelle y pond un grand nombre d'œufs, long de quatre pouces et demi, blancs avec des taches noires. Ces œufs, dont le jaune ne durcit pas dans l'eau bouillante, sont bons à manger. La chair de l'albatros, qui est dure et de mauvais goût, ne se mange guère que dans les moments de disette.

Le vol de l'albatros ne s'élève que dans les gros temps, et quand la force du vent l'entraîne à de grandes distances des terres; il se repose et dort sur l'eau; sa voix ressemble à celle du pélican, et son cri peut se comparer à celui d'un âne qui braie.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

Les fâcheuses prédictions que nous entendons de toutes parts, — à propos de l'hiver qui va venir avec son cortège de misères, — posent devant nous une importante question qui mérite un rapide examen.

Qu'est-ce en réalité que la misère? Est-ce un phénomène physique ou moral dont il soit possible de déterminer les limites dans l'espace ou dans le temps?

Non, c'est un simple fait de relation qui change suivant les temps, les lieux et les hommes, toujours existant et toujours variable.

L'homme a fait de la terre son patrimoine: il y cherche depuis son origine la satisfaction de ses besoins, lesquels changent et grandissent incessamment, de manière à dépasser toujours la puissance des facultés humaines. L'humanité, considérée collectivement et au point de vue absolu, est donc misérable.

Les besoins physiques semblent, au premier abord, renfermés dans des limites assez étroites; mais il suffit de les examiner avec quelque attention pour reconnaître qu'ils participent à l'infini qui est le caractère de l'âme. Il y a un art pour la nourriture et le vêtement; suivant que la nourriture, le vêtement, le logement changent de conditions, l'homme vit ou meurt; il se développe et grandit, ou il s'atrophie et languit. Où est la limite du nécessaire? Elle est variable suivant la complexion de chaque individu et suivant la science de l'hygiène, laquelle n'a ni fin ni limites.

Dans la satisfaction des besoins que l'on appelle „de première nécessité” on rencontre aussi l'infini des caprices, des fantaisies et des passions humaines. Le désir de la gloire, détourné des hautes pensées et des grandes actions, donne quelquefois aux besoins de cet ordre des proportions infinies. Les descriptions que les historiens nous ont laissées des repas et du luxe de Lucullus, d'Antoine, d'Éliogabale, effraient nos imaginations, et cependant il est certain que ces âmes grossières et vaines n'ont pas été satisfaites.

Tout ce qui tend, soit à réduire la richesse collective d'une société en ralentissant la production ou en exagérant la consommation; tout ce qui tend à concentrer en peu de mains la possession et la jouissance des richesses, est une cause de misère. Si un moindre nombre de citoyens travaillent, misère! S'ils prennent l'habitude de travailler moins longtemps, misère! Si leur aptitude diminue, s'ils perdent, par la corruption de leurs mœurs, une partie de leurs facultés physiques ou morales, misère! Si la division pénètre dans la cité, misère! Si la discorde vient s'asseoir au foyer domestique, misère!...

On voit par là combien cette question est vaste, car elle tient à l'ensemble des lois civiles et administratives, des événements politiques et des révolutions qui s'opèrent dans les opinions, dans les sciences et dans les mœurs.

Tout cela était bon à dire à l'heure présente, n'est-ce pas?

Voici qu'ont lieu les „retours de villégiature,” et ceux qui ont eu l'heureuse chance de passer une partie de la belle saison à la campagne, vont recueillir leurs souvenirs et leurs impressions. Parmi celles-ci, il en est une que j'ai ressentie et que je désire communiquer à mes lecteurs.

N'est-il pas vrai que, dans la vie champêtre, il y a un repos, un bonheur doux et pur, une chaste et sainte poésie qu'il suffit de reproduire sur le papier ou sur la toile pour faire rêver tous les cœurs que le monde n'a pas corrompus, pour les transporter au milieu des délices de l'âge d'or, dont le souvenir se marie si bien à l'enfance de l'humanité.

En plaçant l'âge d'or dans les champs, en célébrant les jouissances rustiques, en se rapprochant de la nature, les poètes ont tracé des tableaux qui nous séduisent toujours, parce qu'ils sont éternellement vrais, parce que la campagne, création de Dieu, a des charmes bien plus pénétrants que tous les plaisirs du monde, même que les émotions si puissantes des arts.

Malheureusement, tous les peuples — et nous sommes de ceux-là — n'ont pas conservé aux travaux rustiques ce mouvement, cette animation, cette poésie que nous retrouvons encore dans plusieurs contrées de l'Europe.

Nous ne saurions trop conseiller aux personnes qui aiment ces travaux, de rechercher et de signaler avec soin les scènes poétiques dont les champs sont le théâtre. En agissant ainsi, on apprendra aux cultivateurs à mieux apprécier leur félicité, à se plaire sous leurs toits agrestes; on les détournera de cette funeste manie qui les porte à s'entasser dans les villes. En même temps, les habitants des villes tourneront leurs regards vers la campagne, au moins pour y passer quelques heures le dimanche, faute de pouvoir y résider plus longtemps, et certes cela vaudra mieux que de se promener aux boulevards ou de s'entasser dans les lieux publics.

* *

Une foule compacte d'ouvriers est réunie en un grand meeting, dans le Borinage.

Un orateur, venu du dehors, monte à la tribune. Tout en lui fait pressentir qu'il va être foudroyant. Toutefois, il croit devoir se montrer modeste dans son exorde:

— Citoyens, mes frères, dit-il d'une voix frémissante, je dois vous prévenir d'abord que, étant homme du peuple, du vrai peuple, je ne sais rien...

Une voix dans l'auditoire:

— Alors, que venez-vous nous apprendre? (Rire général)

Une seconde voix:

— Il est vraiment poli envers le vrai peuple, celui-là! Merci! (Huées.)

L'orateur quitte la tribune. Débauche générale.

Voilà ce que peuvent, contre les énergumènes, dans une assemblée populaire, quelques hommes de bon sens.

* *

Un petit renseignement historique pour Messieurs les tailleurs et pour leurs clients. Il s'agit de comparer aux prix d'aujourd'hui ceux d'il y a deux siècles et demi et plus.

Ces prix sont relevés sur un mémoire de l'an 1616:

Pour un habillement complet, cinq livres.

Pour un manteau, deux livres.

Pour une robe de chambre, deux livres.

Pour un surtout, deux livres et six sols.

Il va sans dire que ces prix sont ceux de la main d'œuvre: à cette époque, où la liberté du commerce et de l'industrie n'existaient pas, on devait acheter les étoffes chez le marchand drapier et on les donnait à façonner à l'ouvrier.

* *

On sait qu'il existe à Londres un journal spécialement destiné à mettre en relation les personnes qui ont du penchant pour le mariage. J'extrait du „Matrimonial News” les deux annonces suivantes:

— Un jeune gentleman, âgé de 21 ans, cheveux noirs, des moustaches et des favoris en es-

* *

pérance, haut de six pieds, des mains et des pieds magnifiques, est l'objet de l'admiration universelle; son cœur n'a pour ainsi dire jamais parlé. Il voudrait trouver une jeune dame, âgée de 19 ans, haute d'environ six pieds, ayant les yeux bleus, le teint coloré et des principes; la chevelure blonde. On ne tient pas à l'argent. Il ne faut qu'un cœur aimant, mais c'est indispensable.

— Lucy ne voudrait pas se vanter elle-même; mais que faire? Elle a 33 ans, l'air jeune; ses amis louent sa grâce, son charme, sa dignité; elle a certainement un bon caractère, elle est belle et aimante. Elle pense qu'elle pourrait s'entendre avec les Nos 2610, 2529, 2586, si les gentlemen sont bien nés et ont une position. — Pour toutes les particularités, s'adresser à l'éditeur du présent journal.

* *

Un jeune homme, à l'air éveillé et à la toilette recherchée, se trouve, sur la ligne de Mons, dans un compartiment de seconde classe, en face d'une dame, jeune aussi et également bien mise, mais dont la qualité n'est guère possible à déterminer.

— Quoi! Monsieur, s'écrie-t-elle, vous êtes artiste?

— Oui, Madame.

— Vous peignez?

— Certes.

— L'histoire?... Le genre?...

Signe de dénégation de la part du jeune homme.

— Le paysage alors?

— Non, Madame, la tête.

— Le portrait, voulez-vous dire?

— Nullement, la tête, je le répète... Je suis coiffeur.

Grand éclat de rire d'un côté, et de l'autre, une tête singulièrement renversée....

* *

Un abonné m'écrit afin de me demander „pourquoi je ne dis rien de certains théâtres où s'étaient des pièces malsaines, semées de grivoiseries de tout genre.” Ce serait là une tâche par trop scabreuse et qui ne rentre pas du tout dans notre cadre.

Il n'en est pas de même quand il s'agit pour nous de louer, en fait d'art dramatique, ce qui est bien, ce qui est beau. Voilà pourquoi nous nous félicitons de la prospérité toujours croissante de notre Théâtre royal de la Monnaie, où l'art trouve son expression la plus élevée, et dans le choix des pièces et dans le talent des artistes. De mémoire d'amateurs, notre grande scène lyrique ne s'est jamais trouvée à une hauteur pareille, sous tous les rapports. Aussi, rarement vit-on, à ses représentations, un pareil empressement de la part du public d'élite.

* *

Avant-hier, dans un café du Boulevard Anspach, un gros monsieur, espèce de riche campagnard, tenait en mains „l'Indépendance” qu'il lisait attentivement. Sur ces entrefaites, un étranger s'approche et lui dit :

— Auriez-vous l'extrême bonté, Monsieur, de me laisser jeter un rapide coup-d'œil sur une des colonnes... je n'ai que peu de chose à y voir.

Le monsieur, flatté de la politesse et des excellentes manières de l'étranger, s'empresse de lui tendre son journal. — Excusez-moi, mais je me trompais; je vous demande mille pardons: je croyais que c'était „l'Indépendance,” que vous lisiez. — Mais, sans doute, fit le lecteur. — C'est une erreur; voyez vous-même?

Et ouvrant le journal, l'inconnu fit lire à son interlocuteur le titre suivant: „l'Echo du Parlement.”

Vous dire l'ébahissement, la stupeur du gros monsieur serait impossible. — Quelle méprise!

Pendant ce temps, quelques personnes s'étaient groupées autour des deux personnages. L'une d'elles reprit le journal que le gros monsieur avait rejeté sur la table et s'écria: — Ce n'est pas „l'Echo,” c'est le „Journal de Bruxelles.”

— Une autre répond: — Mais non, c'est le „Courrier de Bruxelles.” — Une autre encore :

— Pas du tout: C'est „le Nord!”

Le gros monsieur était de plus en plus curieux à voir. Il prit enfin le parti de se lever et sortit comme un homme ivre, affolé!

Il aurait dû comprendre pourtant qu'il avait eu à faire à un habile prestidigitateur. Celui-ci est-il un simple amateur, ou le verrons-nous bientôt opérer en public?

* *

Une de mes lectrices veut bien m'adresser ces lignes: „J'ai lu, il y a quelque temps, dans votre chronique, une recette adressée aux jeunes personnes qui désirent se marier. Je la trouve excellente à mettre en pratique. Permettez que, ayant en ma possession une recette non moins bonne, à l'adresse des jeunes gens, je vous l'envoie, afin qu'ils puissent, eux aussi, en profiter.

„Pour trouver une femme, il faut à ces messieurs :

1^o. Plus de cœur et moins d'orgueil; 2^o. Moins de fausses flatteries, plus de bonne foi dans leurs promesses; 3^o. Moins de romans, plus de morale; 4^o. Moins de cigares, plus d'aumônes; 5^o. Moins de billets doux, plus de mémoire; 6^o. Plus d'idées justes, moins de cancan; 7^o. Conserver les entretiens agréables pour l'intérieur; 8^o. Moins de fleurs à la boutonnière, plus de modestie dans le cœur; 9^o. Moins de belles paroles, plus d'actions; 10^o. Moins de fatuité, plus de connaissance de soi-même; 11^o. Envisager plutôt la conquête d'une femme, que celle d'une bourse; 12^o. Préférer le foyer domestique au café.

„Lorsque les hommes auront réuni ces qualités, ils pourront être certains d'être heureux en ménage, et le nombre des vieilles filles diminuera de jour en jour.”

Merci, Madame, et si vos préceptes sont suivis, vous serez comblée de bénédictions de la part des deux sexes!

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous sommes en pleine saison de chasse, et il nous faut un peu parler gibier. Le lièvre d'abord :

La chair du lièvre, suivant les Romains, rendrait le teint fleuri et vermeil. Donc, Mesdames, mangez du lièvre et faites-en manger à vos maris. Du reste, Lucullus l'estimait infiniment, et c'est là une immense autorité en gastronomie pratique. Malheureusement, l'histoire ne nous a pas conservé sa recette; les Anglais prétendent que celle-ci la vaut bien :

Découpez un lièvre; mettez-le dans un vase avec le sang et un verre de vinaigre de bière, pour le faire mariner pendant vingt-quatre heures.

Faites fondre 100 grammes de beurre et 75 grammes de lard frais, coupés en petits dés, dans lequel vous ferez prendre couleur à 4 gros oignons partagés en morceaux. Mettez-y le lièvre et toute sa marinade, sel, poivre et faites cuire. Un peu avant de servir, ajoutez un verre de gelée de groseilles.

Je passe à la manière de faire un excellent pâté de lièvre, propre à être conservé pendant deux mois et plus :

Après avoir désossé toutes les parties du lièvre et en avoir enlevé toutes les membranes et les tendons, mettez-le mariner pendant 24 heures dans du vinaigre ordinaire. Hachez très-fin ces chairs ainsi que le foie de 500 grammes de veau gras et maigre; puis, ajoutez-y 350 grammes de lard coupé en tout petits dés; deux œufs entiers, un verre à bière de vin de bordeaux, un verre à vin de vinaigre de vin, un idem de cognac, un idem de madère, poivre en abondance et sel en quantité suffisante. Mélangez bien le tout ensemble.

Foncez une terrine à pâte de tranches de lard frais, une ou deux tranches d'oignons, idem de citron, deux ou trois clous de girofle, une feuille de laurier et une branche de thym.

Placez le hachis sur cette garniture en le tassant d'une manière uniforme; recouvrez-le d'une garniture semblable à celle du fond de

la terrine, fermez-la hermétiquement, entourez le couvercle de pâte, mettez cuire le pâté pendant 2 heures dans un four à chaleur modérée.

Lorsqu'il est un peu refroidi, enlevez la garniture, transvasez le pâté dans de petites terrines, recouvrez-les d'un doigt de saindoux, fermez bien exactement et conservez dans un endroit frais et très-sec.

Dans le cas où vous ne trouveriez pas le pâté trop grand pour qu'il puisse être mangé en un ou deux repas, il serait inutile de le transvaser dans de petites terrines. On ne prend cette précaution que lorsqu'on veut le diviser et n'en manger qu'à de longs intervalles.

ÉLOV.

LE CHAPELET DE DIAMANTS.

Nouvelle.

IV.

Dans la glace que l'ermite venait de placer devant ses yeux, M^{me} de Louvois était représentée elle-même au moment de sa toilette; et pendant qu'un de ses parents lui faisait une lecture, un financier, familier de la maison, placé derrière elle, glissait avec adresse le chapelet dans sa poche....

— Comment, c'est M. Dorlé qui est le coupable!... exclama la marquise, en laissant tomber sa tête entre ses mains, comme pour recueillir ses esprits perdus; mais au bout de quelques instants, quand elle releva les yeux pour revoir encore cette scène étrange, tout était changé dans le miroir.

Ce n'était plus son boudoir qui s'y trouvait représenté, mais le cabinet du financier, où celui-ci renfermait dans une riche armoire de Boule, une petite boîte en galuchot renfermant son larcin.

— Qui êtes-vous donc, grand Dieu?... murmura ma grand'mère, glacée de terreur, en jetant un regard craintif sur le vieillard, qui se tenait auprès d'elle, grave et austère comme le destin. Qui êtes-vous donc? vous, à qui tout est connu et qui devinez même les actions les plus secrètes?

— Que vous importe qui je suis, Madame!... répondit l'ermite d'une voix sévère. Je suis celui que vous cherchez, puisque je vous ai fait connaître ce que vous aviez tant d'intérêt de savoir; cela doit vous suffire; mais, continuait-il, en donnant plus de gravité encore à ses paroles, il faut que vous juriez, avant de sortir d'ici, que vous saurez taire à tout le monde le service que je vous ai rendu. A tout le monde! vous m'entendez, Madame, car si vous dites un mot, un seul, de tout ce qui vient de se passer ici, vous mourrez huit jours après l'indiscrétion que vous aurez commise, et cela, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute....

Ma grand'mère fit, plus morte que vive, le serment qui lui était demandé, et après avoir donné au vieillard une riche bourse qu'elle avait apportée avec elle à cette intention, elle sortit de la logette et trouva sa fidèle Justine, qui l'attendait assise contre la porte.

Le grand air rendit à la marquise les forces que la terreur lui avait enlevées; et dissimulant son trouble, elle remonta dans le fiacre qui les avait amenées, et rentra chez elle avec autant de mystère, et aussi heureusement qu'elle en était sortie.

Après avoir fait sa toilette, M^{me} de Louvois sortit, encore accompagnée de Justine, et se fit conduire chez M. Dorlé, le riche financier qu'elle avait vu dans le miroir magique.

Elle ne voulut pas être annoncée, et en entrant dans le cabinet de travail, où il se trouvait en ce moment, elle tressaillit en reconnaissant aussi l'armoire de Boule. Alors elle ne douta plus que son chapelet n'y fût renfermé. Elle fit un effort pour reprendre son sang-froid.

— Fi! M. Dorlé, dit-elle en cachant son embarras sous un sourire, vous faites de bien méchantes plaisanteries, et je viens vous en gronder pour qu'elles cessent.

— Et lesquelles, bon Dieu! exclama le

financier, dont la pâleur qui couvrait ses joues indiquait l'inquiétude. Madame la marquise, qui connaît mon respect pour elle, ne devrait pas écouter ainsi les propos de ceux qui veulent nuire....

— Allons, allons, vous faites le discret, interrompit ma grand'mère, tout en jouant négli-

gement avec son éventail; eh bien, je vais dire le mot de l'énigme: c'est vous qui avez caché mon chapelet!

— Moi!... s'exclama le malheureux Dorlé, dont la sueur inonda le visage, moi!...

— Oui!... vous!... dit en continuant à sourire la marquise, ne faites donc pas le

surpris, puisque, vous le voyez, j'ai découvert votre ruse. Vous avez cru me bien tourmenter, n'est-ce pas? Eh bien! vous avez manqué votre coup, car je n'ai fait que rire, et pour vous prouver que mon petit doigt, qui dit tout, m'a très-bien renseignée, je vais vous montrer que j'ai découvert aussi la cachette.



LE RÊVE DU COMTE D'EGMONT.

Et tout en parlant ainsi, M^{me} de Louvois se leva, s'avança vers l'armoire, l'ouvrit, prit la petite boîte en galuchat, qui s'y trouvait effectivement, l'ouvrit aussi, et retirant le beau chapelet qu'elle renfermait, fit une profonde révérence au financier atterré, et rentra triomphante chez elle.

V.

Le lendemain, mon grand-père arriva. D'abord tout au bonheur du retour, il serra sa femme sur son cœur et la couvrit des plus tendres caresses; mais quand ils furent rentrés dans leur appartement, loin de tout regard

importun, ma grand'mère crut apercevoir de l'inquiétude et de la souffrance dans le regard de son époux.

— Qu'avez-vous, mon Henri? dit-elle, en pressant doucement sa main qu'elle tenait entre les siennes, seriez-vous malheureux?... Oh! parlez, parlez, votre silence me déchire l'âme!

Le marquis la regarda quelques instants sans répondre; puis la prenant entre ses bras et la serrant de nouveau sur son cœur :

— Oh! je le savais bien, s'écria-t-il, que tu es un ange, ma douce Marie, et que jamais tu

ne voudrais avoir de secret pour moi.

— Te tromper, mon bien-aimé! s'exclama la marquise avec douleur. Oh! qui a pu faire naître une si affreuse pensée dans ton cœur si noble et si bon?

— Un rien, une sottise, une vision de ce pauvre Michel, mon vieux et fidèle serviteur, répondit en riant le marquis. Ne s'est-il pas avisé de croire qu'il t'a vue sortir hier matin de l'hôtel, déguisée en femme du peuple?....



UNE RUE DU CAIRE, D'APRÈS M. WEYDENBACH.

Mon brave Michel aura trop caressé la dive bouteille, et..... Mais qu'avez-vous, Marie? s'écria mon grand-père, qui venait de regarder la marquise; vous pâlissez... vous semblez émue.... Serait-ce donc vrai, mon Dieu?...

Effectivement, la pauvre Marie se sentait mourir; elle comprenait que son époux allait la croire coupable, et la menace du sorcier lui rendait toute justification impossible.

— Henri! Henri! je suis innocente! s'écria-

t-elle en laissant échapper de son cœur les plus déchirants sanglots. Je vous aime.... Je n'aime que vous seul au monde.... Mais ne m'interrogez pas... car je dois me taire ou mourir.. Mon Dieu! mon Dieu! vous qui con-

naissez toute la pureté de mon cœur, dites-lui qu'il me croie... dites-lui que je l'aime.

Et, tout en prononçant ces paroles entrecoupées, la malheureuse femme se tordait les bras de désespoir, car elle voyait le doute remplacé par une affreuse conviction sur la figure de son époux.

— Vous ne voulez donc pas m'expliquer votre conduite, Madame, dit-il d'une voix brève et sifflante; vous me trouvez indigne même d'être trompé par des paroles menteuses; car je vous aurais crue, vous!... et d'un mot seul vous auriez détruit mes soupçons... Dites-le donc, ce mot... dites-le donc, et je vous croirai.

— Je dois me taire ou mourir, répondit doucement la pauvre marquise en jetant un douloureux regard sur son époux. Lequel préférez-tu, Henri?... Prononce ma condamnation et je t'obéirai.

Le marquis la regarda d'un air sévère.

— Gardez votre secret, Madame, dit-il d'une voix profondément grave et triste; la comédie que vous jouez est trop forte pour moi. Je me retire, et mon intendant vous signifiera mes volontés, car de ce moment nous ne devons plus jamais nous revoir.

— Henri! Henri! reste avec moi! s'écria la malheureuse Marie en prenant une des mains de son époux, et la gardant avec force entre les siennes. Oh! je préfère mourir que de perdre ton amour... Reste... oh! reste, et je vais tout te dire.

VI.

Ayant fait asseoir le marquis à ses côtés, elle lui raconta et le vol du chapelet et la façon étrange dont elle avait pu rentrer en sa possession.

Quand elle eut tout dit, tout, jusqu'au serment qu'elle avait fait, et la punition qui devait être la suite de son manque de foi:

— Tu vois maintenant, mon Henri, combien je t'aime, ajouta la pauvre femme avec tendresse; car, puisque j'ai parlé, je dois mourir. Je paie donc de ma vie ton amour.

Mon grand père chercha d'abord à dissiper, par des plaisanteries, l'inquiétude de la marquise, mais, voyant que ces tentatives étaient vaines, il essaya de calmer cette imagination inquiète par les paroles les plus tendres, les protestations les plus dévouées; il lui promit d'aller le jour même retrouver le sorcier pour le contraindre à la relever de son serment.

Hélas! tout fut inutile et rien ne put détruire le mal que l'esprit frappé de la pauvre Marie avait fait naître. Et, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute de son aveu imprudent, ainsi que l'avait prédit l'ermite, elle mourut entre les bras de son époux exploré.

Rien n'avait pu la sauver; rien!... Et, par une complication malheureuse, il fut impossible de retrouver celui qui lui avait fait cette prédiction fatale.

Peu de temps après la mort de la marquise, Justine, qui était tombée dans un profond désespoir, entra en religion. Mais avant de prendre le voile, elle voulut voir son grand-père.

Aussitôt qu'elle l'aperçut, la malheureuse fille se jeta à ses genoux, et, sollicitant son pardon avec les marques de la plus grande douleur, elle lui donna l'explication de l'événement étrange qui avait entraîné un aussi horrible malheur avec lui.

Cette explication, la voici:

L'ermite de la forêt n'était autre que le valet de chambre du financier, lequel, ayant découvert le vol, et ne voulant ni dénoncer son maître, ni perdre sa place, et désirant pourtant obtenir la riche récompense que devait donner M^{me} de Louvois à celui qui lui ferait retrouver son chapelet, s'était entendu avec Justine, pour jouer la petite comédie dont ma pauvre grand-mère fut la victime.

Cet homme était fort adroit, dessinait avec goût et avait d'avance préparé les miroirs; mais craignant que l'indiscrétion de la marquise ne vint faire tout découvrir, il exigea d'elle le serment que nous avons vu, serment auquel il avait joint, pour lui donner de la force, une prédiction qui devait frapper l'imagination faible d'une jeune femme. Hélas! il n'avait que trop bien réussi!...

C^{tesse} DE B.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

LES DRAMES DE CALDÉRON.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, il est peu de critiques français qui n'aient tourné en ridicule le théâtre espagnol et ne lui aient reproché ses graves attentats contre la règle des trois unités et contre celles d'Aristote. Mais si le théâtre français contient plus de deux cents drames qui viennent d'Espagne, si les plus belles scènes du „Cid,” si „Rodogune, Héraclius, le Festin de Pierre,” les ouvrages de Montfleury, de Scarron, de Dufresny, de Destouches, et enfin quelques-uns de Molière, ont une origine espagnole, les censeurs qui nous occupent ne donnent-ils pas eux-mêmes prise à la raillerie, en se moquant avec une logique équivoque d'un théâtre auquel ils ont tant d'obligations?

Oui, les auteurs dramatiques de par delà les Pyrénées, ont fait bon marché des règles en question, mais à part cela on trouve dans leurs œuvres de grandes beautés, des idées fort souvent heureuses, de l'invention, de l'imagination, de la vigueur, souvent de l'éclat, des caractères heureusement esquissés, des intrigues bien nouées, etc.

Nous aurons à nous occuper aujourd'hui de Caldéron, qui, avec Lopez de Vega, occupe le premier rang parmi les auteurs dramatiques de l'Espagne.

Caldéron de la Barca (don Pédro) naquit à Madrid, en 1601. Il fut élevé par les Jésuites, fit une pièce à 14 ans, et après avoir terminé ses études, s'engagea comme simple soldat et fit les campagnes de Flandre et d'Italie. Il séjourna entre autres à Gand et à Bruxelles.

Au milieu du tumulte des camps, Caldéron ne se livra pas moins à son goût pour la poésie, et obtint de grands succès. Philippe IV, qui aimait passionnément le théâtre, l'appela à sa cour, en 1636, le combla d'honneurs et fournit aux dépenses nécessaires pour la représentation de ses pièces.

A l'âge de 51 ans, le poète, renonçant tout à coup au monde, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Tolède. A dater de cette époque, il ne composa plus de pièces profanes, mais il déploya son imagination dans des „Actes Sacramentaux” dont nous parlerons plus loin.

Il mourut en 1687.

On porte le nombre des productions de Caldéron à près de mille. Il a traité tous les genres, montrant dans toutes ses œuvres une imagination aussi vigoureuse que féconde, un talent supérieur dans la manière de „charpenter une pièce,” comme on dit, mais faisant bon marché des règles de l'art et ne reculant pas devant les anachronismes les plus choquants. Ses œuvres forment 15 volumes en-8°. Linguet a traduit plusieurs de ses pièces dans son théâtre espagnol, 1771, et M. Damas Hinard en a donné un choix en 1841 (3 vol. in-12.)

Donnons une idée du Médecin de Son Honneur, un des chefs-d'œuvre de Caldéron et du théâtre espagnol. Le sujet de ce drame est aussi clair et aussi simple que l'action en est vive et incidentée.

Don Guttière de Solis, noble seigneur espagnol, a épousé Dona Mencía, une jeune fille qui a été aimée par l'infant de Castille, frère du roi. L'infant, éloigné de Séville depuis longtemps, y revient enfin sans avoir appris le mariage de Dona Mencía. Un cheval ombrageux le jette évanoui sur la route et ses écuyers l'apportent dans le château de Don Guttière, où Dona Mencía se trouve seule pour le recevoir.

L'action se déploie sur cette exposition vraiment dramatique.

L'infant, en apprenant que celle qu'il aimait est mariée, retourne à Séville, mais il s'esquive et revient furtivement chez elle, pendant qu'il croit Don Guttière à Séville. Tout-à-coup, la voix de celui-ci se fait entendre. L'infant prend la fuite, mais il laisse tomber son poignard que Don Guttière découvre, et voici la vengeance raffinée à laquelle il a recours:

Il enferme sa femme au fond d'un appartement isolé; puis il va chercher un chirurgien, l'amène chez lui les yeux bandés, et quand ils

sont près du lit où Dona Mencía est couchée avec un bâillon qui l'empêche de parler et son voile qui l'empêche d'être reconnue, Don Guttière, qui veut que la mort de Dona Mencía soit attribuée à une saignée qu'on n'aura pu arrêter, ordonne au chirurgien de lui ouvrir une veine. Celui-ci hésite longtemps, mais, placé enfin entre sa mort et celle de l'infortunée qui est étendue devant lui, il se détermine à obéir.

Don Guttière fait sortir l'homme de l'art de chez lui après lui avoir remis le bandeau sur les yeux, et le chirurgien, pour reconnaître sa route, appuie sur la porte de toutes les maisons ses deux mains teintes de sang.

Il rencontre le roi Don Pédre, qui se promène dans Séville pour juger par lui-même de la tranquillité de la ville et des citoyens. Le chemin sanglant que le chirurgien a tracé, mène le roi au palais de Don Guttière; il apprend tout, mais il donne raison au mari, et la conduite de celui-ci paraît si juste à tout le monde que Dona Léonor, une femme qu'il avait autrefois aimée, n'hésite pas à lui donner sa main.

Caldéron n'a pas fait de pièce où toutes ses qualités soient plus complètement réunies que dans celle-ci. On peut avoir, dès qu'on a lu ce drame, une parfaite idée de l'art avec lequel il savait conduire une intrigue, de la passion, de l'esprit qu'il sème dans son dialogue, et de la fermeté avec laquelle il développe et soutient ses caractères. Tous les personnages du „Médecin de Son Honneur” ont une physionomie originale et vraie. Le rôle de Don Guttière est plein de traits saillants, et le roi Don Pédre, qu'à l'étranger on a appelé le Cruel, tandis que les Espagnols l'appellent le Justicier, est peint avec une vigueur et une fierté qui font reconnaître les sources où s'abreuve le grand Corneille.

(Le „Médecin de Son Honneur” a été approprié à la scène française par Hippolyte Lucas.)

Passons maintenant à une des inspirations ascétiques de Caldéron, œuvre d'actualité sous la monarchie de Philippe IV, et qu'il ne faut pas juger d'après les idées de notre siècle. Les Actes Sacramentaux du poète dont nous nous occupons, sont empreints d'une véritable originalité; on dirait les rêveries d'un cénobite sténographiées par un poète profane, tant on y rencontre d'art naïf et de foi plus naïve encore. Pour apprécier le mérite d'un Acte Sacramental, il faudrait l'avoir vu jouer dans une cathédrale espagnole, il y a deux siècles, avec une âme ouverte à toutes les croyances et au milieu d'un public extatique et pâmé.

Nous allons donc assister à la représentation du Grand théâtre du monde:

Voici les noms des personnages:

L'Auteur.	La Religion.
Le Monde.	La Grâce de Dieu.
Le Roi.	La Beauté.
Le Riche.	Un Enfant.
Le Paysan.	Une Voix.
Le Pauvre.	Accompagnement.

C'est l'Auteur qui entre le premier en scène; il est enveloppé d'un manteau constellé d'étoiles comme le firmament; il appelle le Monde qui flottait dans les abîmes de l'espace. — Que me veux-tu? lui dit le Monde.

L'Auteur, qui est un symbole de la Divinité, lui répond qu'il désire que les hommes jouent une grande comédie, et qu'il se chargera lui-même de distribuer les rôles. Le Monde ajoute qu'en effet il n'est rien qu'un théâtre, avec deux coulisses, — le berceau par où l'on entre et la tombe par où l'on sort.

Paraissent alors les différents personnages: le Roi, le Riche, le Paysan, le Pauvre, la Beauté, la Religion et un Enfant.

Chaque personnage dit philosophiquement qu'il adoptera volontiers le rôle que l'Auteur voudra lui confier. L'Auteur observe que si les hommes avaient à choisir, aucun d'eux ne prendrait le rôle qui se borne au travail et à la douleur; mais l'Auteur seul sait dans sa sagesse profonde quel est le rôle qui convient le mieux à chacun.

Il s'empresse en effet de distribuer les rôles, le Pauvre se plaint amèrement du sien, il s'écrie dans son angoisse envieuse et misanthropique :

— Si je fais le pauvre tandis qu'un autre fait le riche, ce qui sera une comédie pour lui deviendra une tragédie pour moi. N'oublies-tu pas, Auteur injuste, en me donnant ce rôle, que tu m'as donné aussi une âme semblable à celle de l'acteur qui joue le Roi ? N'ai-je pas un esprit moulé d'après le même type que le sien ? N'ai-je pas une organisation comme la sienne ? Pourquoi n'aurai-je pas un rôle comme le sien ? Si tu m'avais pétri d'un autre limon, je concevrais peut-être ta bonté pour mes frères, et ta rigueur pour moi ; mais ne dois-je pas leur ressembler par ma destinée, quand je leur ressemble par ma nature ?

L'Auteur répond :

— Quand on joue une pièce, le comédien qui fait le rôle du Pauvre peut briller autant que l'acteur chargé du rôle du Roi ; ils sont égaux avant le lever de la toile, et quand la toile tombe, ils sont encore confondus dans cette égalité primitive. Tu n'as qu'à montrer dans ton rôle autant de valeur que le Roi, et tu seras récompensé avec le même éclat que lui.

Le Monde alors distribue à chacun des personnages les atours convenables pour son rôle ; au Roi, un manteau de pourpre et une couronne ; au Riche, la soie et le velours ; à la Religion, la sandale et l'étoile ; à la Beauté des réseaux de diamants et des couronnes de fleurs ; au Paysan des instruments pour cultiver la terre, et quant au Pauvre, pour compléter l'allégorie, le Monde, au lieu de le vêtir, le dépouille.

Lorsque cette distribution de costumes est terminée, on voit s'ouvrir deux globes qui forment le décor du théâtre ; l'Auteur s'assied dans le plus beau comme au ciel, et le second, qui a deux portes avec une bière peinte sur l'une et un berceau sur l'autre, représente la terre.

Les personnages une fois travestis, et l'Auteur placé de manière à les voir et à les entendre, chaque acteur parle d'après le rôle qui lui est tombé en partage. La Beauté se montre vaniteuse et coquette ; la Religion tient des propos bibliques ; le Paysan cite des proverbes ; le Riche vante ses trésors ; le Roi se glorifie de son pouvoir absolu ; le Pauvre fait entendre des plaintes sans fin...

Tout-à-coup, une voix lugubre et cavernueuse appelle le Roi : c'est la voix de la Mort.

Le Roi meurt, et les autres personnages l'oublient du moment qu'il disparaît. On dirait que Caldéron et Shakespeare ne voient rien d'effrayant dans la mort, excepté l'oubli.

Après la mort du Roi, la Beauté, sans songer à le regretter, fait un parallèle entre le pouvoir de la royauté, et l'empire de l'amour ; dans son orgueil immodéré, elle dit que si l'homme était le monde en petit, la femme devrait être regardée comme le ciel en petit.

La voix de la Mort ne tarde pas à la punir de sa jactance.

Les personnes qui restent l'oublient aussi promptement qu'elles avaient oublié le roi.

C'est ensuite le tour du Paysan d'être appelé par la voix inexorable. Puis quand la Mort réclame le Pauvre et le Riche, le Riche se plaint de la Mort comme le Pauvre s'était plaint de la Vie ; autant l'un souffre, autant l'autre jouit en mourant.

— Quelle joie ! dit le Pauvre. — Quelle tristesse ! dit le Riche. — Quelle consolation ! — Quelle amertume ! — Quel profit ! — Quelle perte ! — Quelle volupté ! — Quelle angoisse !

Tous les personnages sont trépassés ; la Religion seule est vivante.

L'Auteur, qui a observé de son globe tout ce qui s'est passé, déclare enfin que comme il avait promis des peines et des récompenses, il va traiter chacun selon ses œuvres.

Le Monde s'avançant sur le devant du théâtre prie les spectateurs de ne pas s'étonner si la comédie leur a paru courte ; la grande comédie de ce monde ne saurait être longue, puisque chaque acteur ne fait qu'une entrée en scène et une sortie. — Le Monde ajoute qu'il va maintenant redemander à chaque acteur le costume qu'il a porté pendant la pièce.

Il prend au Roi sa couronne et son manteau de pourpre. — Pourquoi m'ôtes-tu ce que tu m'avais donné ? lui dit le Roi. — Je ne t'avais pas donné ce sceptre, lui répond le Monde, je te l'avais prêté !

Après avoir dépouillé le Roi, le Monde dépouille la Beauté : — Quel rôle as-tu joué ? lui dit-il. — Le rôle superbe d'une femme adorée. — Que t'avais-je donné ? — Des charmes. — Où sont tes charmes ? — Demande à la fleur fanée où sont ses parfums...

Le Monde a une conversation analogue avec le Pauvre, le Riche et le Paysan. Il s'adresse enfin à la Religion et veut la dépouiller. Mais la Religion s'écrie d'une voix magistrale, que les bonnes œuvres, biens plus précieux que la couronne éphémère des monarques, vous parent encore dans l'autre monde. Le Monde se range de son avis, et affirme que les morts n'ont d'autres richesses que les vertus qui les décoraient pendant leur vie.

Comme dénouement, l'Auteur revient, assis dans un globe à une table splendidement servie, qui représente le paradis ; il fait monter à côté de lui la Religion et la Pauvreté ; il envoie le Roi, la Beauté et le Paysan au purgatoire et il jette sans pitié le Riche dans les flammes de l'enfer.

Tel est cet ouvrage bizarre qui commence en allégorie et finit en sermon. C'est une macédoine où le burlesque, le funèbre, le sublime se disputent l'esprit du spectateur : Caldéron développe son idée sous tous les points de vue ; il la suit avec acharnement à travers toutes ses sinuosités ; il va jusqu'à dire que, dans le grand théâtre du monde, la conscience vous sert de souffleur.

Certes, toutes ces choses n'ont rien d'émouvant quand on les lit froidement dans un livre poudreux exhumé d'une bibliothèque. Mais, répétons-le, quel effet ne devaient-elles pas produire quand on jouait un Acte Sacramental, par un Vendredi-Saint, sur une estrade élevée parmi les frères piliers d'une cathédrale mauresque, au milieu des chasses, des reliquaires, des dalles tumulaires et des madones d'argent ; surtout devant le peuple chrétien par excellence, dans cette Espagne du dix-septième siècle, si ardente et si romanesque à la fois.

ALCINDOR.

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

XXXVII.

Au moment où Franz prononçait ces mots : „Rose et moi, nous nous enfûmes ensemble,” on entendit crier au dehors :

— Pourquoi donc être aux écoutes ? Qu'est-ce que cela signifie ?

C'était la voix de Maurice. Il entra dans la chambre et, pour toute explication, les deux amis s'embrassèrent.

— Je viens encore de rappeler quelqu'un à l'ordre chez toi, dit Maurice. Depuis notre altercation, je soupirais après un prompt accommodement, et je suis sorti de ma chambre. En arrivant ici, j'ai trouvé ton commis Léger prêtant l'oreille au trou de la serrure.

— Tant pis, dit Franz, car je racontais à notre ami l'histoire de ma première jeunesse.

— Et Léger saura bientôt la divulguer, reprit Maurice. Tu aurais dû, sur mon avis, te garder de ce vaurien. Au reste, tu peux continuer ton histoire, je te réponds qu'il n'y reviendra plus aujourd'hui.

Franz reprit donc son récit :

„J'avais, dit-il, en réserve, de l'argent de mes menus-plaisirs, une somme de cinquante écus, et, grâce à ma jeune inexpérience, je me figurais que ce petit trésor me mènerait au-delà de cent lieues.

„Nous ne voulions pas nous arrêter dans un pays voisin, pour être à l'abri de toute poursuite, et nous ne quittâmes Prague que vers le soir.

„Mon père et la mère de Rose étaient absents.

„Comme personne n'avait l'œil sur nous, nous eûmes bientôt gagné la grand'route.

„Cependant, les passants, en voyant deux enfants cheminer un paquet sous le bras, paraissaient tout émerveillés. Nous tremblions de rencontrer quelque connaissance qui nous ramenât de force à Prague, quoique je me promis de me défendre comme un lion. Mais la petite Rose, plus prudente, préféra quitter la grand'route et passer, au besoin, une courte nuit d'été dans le bois voisin.

„Je proposai, de mon côté, d'aller nous établir dans un vieux château délabré que mon père m'avait montré dans une de nos promenades. Ma compagne frémissait à la seule pensée d'habiter une mesure déserte. Elle y consentit cependant.

„Nous nous logeâmes sous un portique dont la maçonnerie était encore solide, et nous lutâmes, jusqu'au matin, contre les chauve-souris, sans pouvoir jouir du moindre repos.

„Fatigués et craignant de tomber entre les mains des émissaires qu'on avait sûrement mis à nos trousses, nous voulûmes poursuivre notre route ; mais, après de mûres réflexions sur les dangers de notre position, nous résolûmes de nous reposer un jour entier dans cette retraite.

„Comme nous mourions de besoin, il fallut bien s'aventurer au loin pour aller déterrer des vivres.

„Je partis et Rose resta seule.

„La douleur se mêla aux adieux que je lui fis, comme si nous n'eussions pas dû nous revoir.

XXXVIII.

Ici Franz s'arrêta, vivement ému, et ce fut d'une voix altérée qu'il prononça ces mots :

„En effet, nous ne nous sommes jamais revus...

„Je fis bien une grande lieue dans plusieurs directions, continua-t-il, avant d'atteindre un village, où je me fournis de pain et de lait, qui étaient les seuls aliments qu'on pût trouver. Je revins pesamment chargé et en traversant les broussailles qui conduisaient aux ruines, j'eus le malheur de m'égarer et de n'arriver que très-tard, après environ huit heures d'absence.

„Je m'élançai dans le portique, impatient de revoir mon amie.

„Elle n'y était plus !...

„Je visitais tous les coins de la mesure. Je fouillai tout le bois sans pouvoir la trouver. Le jour était à son déclin. Le désespoir s'empara de moi, j'aurais donné ma vie pour un rayon d'omniscience.

„Après avoir passé une nuit d'angoisse, je parcourus encore toute la contrée ; un vieux berger, qui gardait son troupeau, me demanda qui je cherchais.

— Ma sœur, répondis-je, en donnant le signalement de Rose.

— Je la vis hier, dit-il, elle était sur le bord de la route, pleurait et regardait à droite et à gauche. Une voiture attelée de deux chevaux de poste vint à passer ; un Monsieur décoré s'y trouvait seul avec un domestique sur le siège. Le maître regarda par la portière et parla avec la petite demoiselle. Il paraissait vouloir lui persuader de monter, mais elle fit signe qu'elle ne le voulait pas, et elle s'enfuit. Le seigneur sauta de sa voiture, courut après elle, la saisit et, malgré ses cris, la porta dans son carrosse, qui s'éloigna au plus vite.

„Je demandai quelle route il avait prise. Le berger me montra le grand chemin de Vienne. Je me mis à courir à toutes jambes, comme si j'eusse voulu faire d'une haleine les quarante milles qui me séparaient de la ville en question.

„A force de demandes et de recherches, je suivis de poste en poste la trace du ravisseur jusqu'à Vienne, où j'arrivai quinze jours après lui ; mais aussi je la perdus dans le tourbillon de cette grande ville, où mon peu d'expérience du monde et de moyens, ne me permit pas de la retrouver.

„Enfin on me dit à mon auberge, qu'un étranger qui avait logé avec une petite fille dans un hôtel voisin, venait de partir pour Dresde.

„Ah ! dis-je avec la crédulité d'un enfant ; voilà justement les gens que je cherche.

„Je m'acheminai donc vers Dresde.

„J'évitai par de longs détours de toucher Prague et j'arrivai, presque sans argent, dans

la première ville, que je parcourus une semaine entière bien inutilement.

„De faux indices sur les personnes que je cherchais, me déterminèrent à me rendre à Hambourg par Berlin Réduit à la mendicité, je ne fis ces derniers cinquante milles qu'en sollicitant la charité des bonnes âmes.

„Arrivé à Hambourg, et longeant devant les portes de quelques jardins et maisons de plaisance, remplis de sociétés, qui s'amusaient à la campagne, je passai devant un cercle de Messieurs et de Dames qui rient et se moquèrent de mon triste équipage

„Je les regardai fixement et sans perdre contenance.

„Un fréluquet vint à moi, et me fit sauter mon chapeau de dessus ma tête; un autre faquin agaça sur moi un chien, qui me mordit à la jambe, et que d'un coup j'étendis mort. Aussitôt mes blancs becs fondirent sur moi, en

poussant d'horribles cris. Je fis aussitôt le moulinet avec mon bâton d'épines, et je me défendis une demi-minute contre mes lâches agresseurs.

„Quelqu'un vint cependant à mon secours. Un homme vénérable, c'était le père de Maurice, accourut du fond d'un pavillon et cria aux assaillants: „Que cela finisse! que cela finisse! Tant de monde contre un seul! cela ne nous ferait guère honneur. Un homme a toujours le droit de se défendre contre un chien, fût-ce même le chien favori d'un empereur.”

„Mon protecteur s'adressant alors à moi, me dit:

— Ton courage me plaît, qui est-tu?

„Je répondis que j'étais un orphelin qui cherchait un bon maître. Il m'indiqua sa demeure en ville, et m'ordonna d'aller l'y attendre; j'obéis; il me suivit bientôt, me fit habiller tout à neuf, et dès ce moment, j'eus le bonheur d'avoir un père.

„Je croirais offenser la modestie de son fils ici présent, si j'en disais davantage à la louange de cet homme vertueux.

„Rose était et demeura perdue pour moi. Cette aimable enfant ne m'apparut plus qu'en songe.

„Quelques années après, j'appris que sa mère avait quitté Prague, et que mon prétendu père était mort. Son décès m'a ôté l'espérance d'être jamais instruit de mon origine. Je pris pour mon nom de famille, le prénom qu'on me donna toujours dès ma première jeunesse, et je m'en suis servi jusqu'à présent. C'est tout.”

XXXIX.

Faisons maintenant connaître au lecteur pourquoi le commis Léger écoutait à la porte.

Il y passait au plus fort de la contestation de Franz et de Maurice, et voyant ce dernier



UNE CHASSE A L'ALBATROS.

sortir impétueusement de la chambre, il jugea qu'il y avait une affaire majeure sur le tapis et que la connaissance en pouvait importer beaucoup à M. Boulling; et tout de suite il mit l'oreille à la serrure.

Comme il avait l'ouïe fine, il ne perdit pas une syllabe de la première partie du récit, mais il regretta beaucoup que l'arrivée imprévue de Maurice l'eût privé de la suite de cette intéressante histoire.

Cependant il en savait le principal. C'est-à-dire que son maître n'avait ni nom, ni patrie, et qu'il s'était enfui, courant les champs, avec une petite fille de huit à neuf ans, qu'il avait ravie à sa mère.

Il se rendit chez Boulling le soir-même et raconta les aventures de Franz.

Les deux époux, enchantés de la relation, le remercièrent en termes flatteurs, et le traitèrent comme un ami de la maison. Wilhelmine au contraire resta muette, prit un petit air renfrogné, ne jeta pas les yeux sur lui, et répondit aux questions qu'il lui adressait, par oui et par non. L'amoureux, qui ne comprenait rien à cette froideur, en fut tout décontenancé et se retira.

Le lendemain de grand matin, M. Jonas

monta au château. Hermann aurait bien voulu l'éconduire, mais l'anglo-breton insista pour avoir une audience, et il fallut bien la lui donner.

— Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez encore? lui demanda l'habitant de Heldenstein.

— Je viens faire preuve de mon zèle pour la félicité et l'honneur de M^{lle} votre fille, répondit Jonas. J'apporte des nouvelles très-importantes, qui serviront à vous ouvrir les yeux sur la personne du joli soi-disant marchand, devenu conseiller des finances par l'intervention du diable, assurément. C'est un vagabond, un bâtard, qui ne sait pas encore son nom de famille. Un certain valet de chambre, résidant à Prague, lui a servi de père, jusqu'à sa douzième année.

— Comment, quoi! s'écria Hermann, en changeant de visage, un valet de chambre.... dites-vous à Prague?....

— Eh, oui, continua Jonas. Mais figurez-vous qu'il a pris la clef des champs avec une toute petite fille, nommée Rose de Fannetfeld.

— Monsieur Boulling, dit Hermann, tout tremblant et en lui appliquant les mains sur les deux épaules, de grâce, dites-vous la vérité?

— C'est aussi vrai que si une voix vous l'annonçait du milieu de la nue, répondit Jonas

d'un air de bonhomie, et en portant la main sur sa poitrine. Le gaillard raconta lui-même hier au soir ses faits et gestes, sans savoir qu'on avait l'oreille au guet.

— Providence éternelle! s'écria Hermann, en levant les mains jointes et les yeux au ciel, me rendrais-tu un fils!

— Comment! Comment! demanda Jonas stupéfait.

— Ah! que je vous embrasserais de bon cœur, dit Hermann, dans les transports de sa joie; je vous dois le service le plus signalé qu'un mortel puisse me rendre, Franz doit être mon fils, et, sans votre entremise, Monsieur Boulling, nous ne nous serions jamais retrouvés, jamais reconnus....

— Eh bien! eh bien! dit Boulling, en grinçant des dents, la trouvaille n'est pas merveilleuse, et vous n'y gagnez pas réciproquement grand-chose, ni l'un ni l'autre.

Et il s'en alla en ricanant d'une manière très-bruyante.

Le cœur d'Hermann était trop ému pour faire attention au départ et aux impertinences du sieur Jonas.

(A continuer.)